

# Jordi Vidal Les faux progressistes

Postcolonialisme, « *gender studies* », études gay et lesbienne, postféminisme : et si ces fleurons du progressisme de gauche étaient en réalité les pires agents de l'ordre établi ? Telle est la thèse de Jordi Vidal : pour lui, le postmodernisme, c'est la liquidation pure et simple de la pensée critique.

PROPOS RECUEILLIS PAR : BERNARD QUIRINY | PHOTO : © AIR DE PARIS, PARI

**▶ Chronic'art : Comment définissez-vous le courant « postmoderne » que vous dénoncez dans *Servitude & simulacre* ?**

**Jordi Vidal :** *Servitude & simulacre* définit et analyse le postmodernisme comme la base idéologique de la société du chaos. C'est à partir des conséquences matérielles du glissement du spectacle en chaos qu'il devient possible de comprendre le courant postmoderne et ses multiples variantes. Ces conséquences sont : l'attaque menée contre le langage, le développement d'une nouvelle langue séparant le signifiant du signifié, la mise en équivalence du vrai et du faux et la généralisation de dispositifs chaotiques dont la cohérence stratégique tient à leur accumulation et à leur occupation hégémonique de l'espace guerrier, politique, théorique et médiatique. Si l'on devait définir les grandes lignes de force du postmodernisme, elles seraient à rechercher dans le détournement de la « french theory » (Lyotard, Derrida, Foucault...) et des « *cultural studies* » anglaises ; dans la remise en cause de l'universalisme concret issu des Lumières ; dans la condamnation de l'idée de révolution ; dans la dévalorisation des conquêtes du féminisme historique ;

dans le rejet de la rationalité scientifique. Ainsi, le simulacre du métarégit du « *mâle européen blanc hétéronormé* » a comme fonction stratégique, en remplaçant la guerre des classes par celle des genres, d'évincer la question sociale et accréditer l'idée que le seul monde possible est celui de l'hypercapitalisme.

**L'influence de ce postmodernisme est-elle désormais aussi prégnante en France qu'elle l'est aux États-Unis, ou somme-nous juste en cours de « contamination » ?**

“ On peut dire du postmodernisme qu'il ambitionne de liquider la pensée de gauche ”

Non seulement nous ne sommes plus en cours de contamination, mais la pénétration des thèses postmodernes en France a durablement remis en cause une certaine spécificité culturelle trouvant son origine dans les Lumières radicales. C'est quotidiennement que nous constatons l'hégémonie des thèses postmodernes, et d'abord dans la modification du paysage politique, tout particulièrement à gauche et à l'extrême gauche. Si l'on doit en retenir quelque chose, les dernières élections

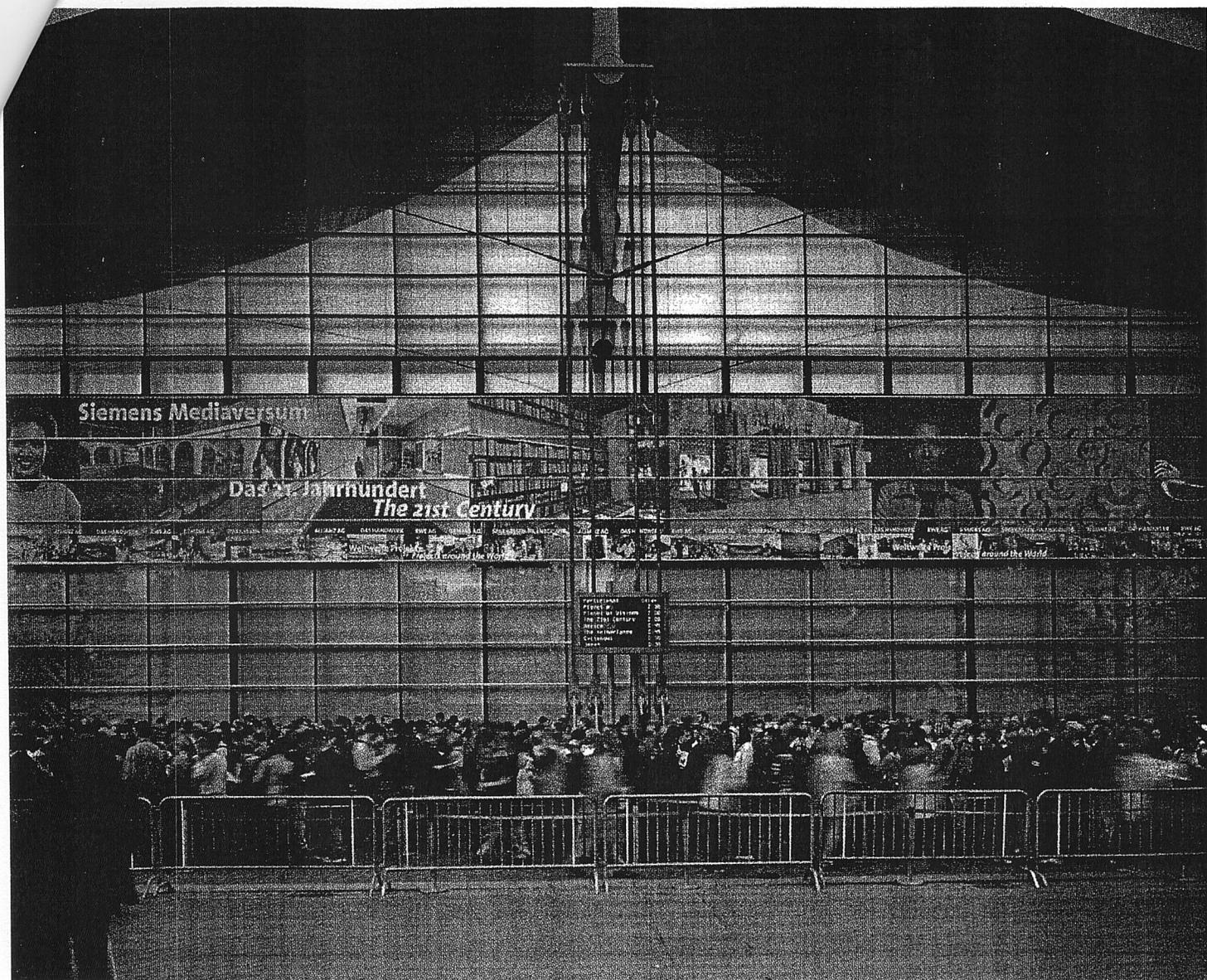
ont prouvé l'incapacité de cette gauche, au sens large, à s'opposer à une droite jouant sur un mode faussement absurde avec de vieux signifiants de gauche ayant depuis longtemps perdu la moindre signification. Ainsi, au nom du simulacre de l'universalisme abstrait (travail, sécurité, religion), la liberté revendiquée est juste celle de la libre circulation des marchandises. Cette liberté « conditionnelle » se double d'un profond mépris pour la culture, mépris qui parvient à contaminer la critique contemporaine (réduite au champ

qu'elle est le signe d'une subversion du réel. Cette capacité de subversion est ainsi niée par le refoulement généralisé de l'histoire de l'amour et des révoltes : ne subsiste qu'un listage des comportements sexuels et tribaux recensés par une sociologie d'élevage.

**Pour vous, les postmodernes sont, sous couvert d'un discours hypercritique permanent, les meilleurs défenseurs réels du système capitaliste. Comment expliquer ce paradoxe ?**

médiatique), au point de la faire discourir sur les mérites comparés des séries américaines ou des diverses formes de télé-réalité. Tout ceci en ignorant délibérément la question sociale. Ce qui était du domaine de la singularité créatrice semble s'être inversé dans un goût et une complaisance pour des stimuli médiatiques. Une telle réduction de la vie sociale à la contemplation de la dégradation de l'être signe la victoire écrasante des thèses postmodernes. La subversion du désir n'existe qu'en tant

Pour les « pomos » (abréviation de « *post-modernes* » aux États-Unis, ndlr), toute idée de changement est jugée dangereuse et condamnable en soi. Ils nous conseillent de nous taire et de nous satisfaire du monde tel qu'il est. Tout au plus nous invitent-ils à le réformer en centrant leur « hypercritique » sur une suite sans fin de pauvres « questions de société ». Par le biais de leurs relais médiatiques, les « pomos » nous somment de prendre position sur le mariage homosexuel, sur la famille



monoparentale, sur l'euthanasie... Ils sollicitent nos témoignages dans des émissions radiophoniques ou de télé-réalité. A l'occasion, ils nous incitent à bien voter. C'est par ce côté que le postmodernisme est l'agent le plus efficace du monde hypercapitaliste. La doxa « pomo » a profondément influencé les programmes politiques de la gauche, de l'extrême gauche et des altermondialistes : tous nous assurent qu'ils œuvrent pour rendre la marchandise plus propre.

**Votre livre dénonce le rapport des « pomos » aux Lumières, qu'ils voient comme la source de tous les maux : l'universalisme qui nie les particularités, le diktat du bourgeois mâle, blanc et hétérosexuel...**

La condamnation postmoderne des Lumières semble aujourd'hui largement acceptée : c'est ce qu'il convient de dénoncer. Cela dit, mener le combat contre cet obscurantisme contemporain n'implique pas pour autant qu'il ne faille pas critiquer les Lumières idéalistes (Kant, par exemple) au nom des Lumières radicales, celles qui énoncent le réel comme somme phénoménologique. D'ailleurs, et assez curieusement, la critique postmoderne des Lumières valorise indirectement une pensée que l'on trouve aussi dans les Lumières idéalistes, selon laquelle certains aspects transcendants du monde nous seront à jamais inconnus. C'est à partir de cette apologie de l'ignorance que s'est développée la cri-

tique « pomo » de la raison scientifique, qui porte en elle un retour à des formes archaïques et superstitieuses. C'est ce que dénonce si justement Noam Chomsky lorsqu'il attaque le postmodernisme du point de vue de la rigueur scientifique.

**Vous affirmez que la mise en vedette par les « pomos » de nouvelles figures victimaires (« l'indigène de la République », l'homosexuel, le queer, etc.) est une manière de détruire la figure « classique » de la pensée de gauche, c'est-à-dire le prolétaire. Mais n'est-ce pas simplement la découverte de nouvelles figures, qui se surajoutent aux anciennes sans les écarter ?**

Bien que le postmodernisme parle

avec un accent de gauche, il est né sous les années Reagan et leur ressemblance. Les nouvelles figures postmodernes (pas toutes victimaires) auxquelles vous faites allusion existent et témoignent de l'état des lieux de la société du chaos. Elles sont simultanément (contradictoirement ou non) le signe d'une souffrance, d'un effet de mode, d'une instrumentalisation. Pour le dire autrement, ces figures sont moins nouvelles que performantes pour le discours médiatique : elles peuvent apparaître comme des leurres qui n'auraient d'autre objectif que de diviser et de séparer ceux qui subissent une même oppression, en leur rendant invisible, par l'usage de métalangages spécifiques, la nature même

de cette oppression et son caractère universel. Signe des temps : c'est parce que la pensée postmoderne recouvre la majorité de l'espace critique que les stratèges de la société du chaos n'ont plus besoin de détourner ni de récupérer la théorie critique chez ceux qui remettent en cause cette société et la combattent. Ces stratèges sont aujourd'hui capables d'écrire et diffuser eux-mêmes une telle théorie, et la faire admettre comme étant la seule théorie critique possible. En ce sens, il me semble qu'effectivement, on peut dire du postmodernisme qu'il ambitionne de liquider la pensée de gauche.

**Vous accusez les postmodernistes d'entretenir une sympathie suspecte pour les extrémismes religieux, notamment l'islamisme radical. Comment leur credo intellectuel les mène-t-il à ce genre de rapprochement ?**

“ L'une des victoires du postmodernisme est de nous avoir privé d'un contact direct avec notre propre souffrance en nous imposant un univers déréalisé et sans mémoire historique ”

Pour mener une critique de l'islamisme, encore faut-il pouvoir identifier ce que l'on cherche à taire de toutes parts, et pour des motifs souvent contradictoires : à savoir que les Lumières occidentales trouvent leur origine dans les Lumières arabomusulmanes. C'est ce secret qui est un des scandales de l'époque : sa préservation condamne des êtres humains à ignorer leur propre histoire et à être réduits à la figure mortifère d'une nation musulmane qui n'existe nulle part mais dont la violence aveugle, commune au fond barbare des religions, se manifeste partout sur la planète. La question du voile est un symptôme d'une attaque plus générale contre une communauté d'êtres humains qu'on prive ainsi de toute identité et de toute fierté. La première conséquence de la validation d'un racisme anti-musulman est le pouvoir accordé à nouveau à tous les intégrismes religieux. Considérant que la laïcité est le paravent d'une pensée raciste, le postmodernisme en vient tout naturelle-

ment à faire l'apologie du différencialisme culturel en imposant l'idée qu'aucune culture n'est supérieure à l'autre du point de vue de la liberté. Devrions-nous renoncer à combattre le capitalisme au nom d'une organisation libertaire de la société que nous jugeons meilleure, sous prétexte que le capitalisme est une production culturelle singulière ?

**Vous critiquez durement les « women studies » en les accusant de détruire les acquis du féminisme et de légitimer, par exemple, la précarité du travail des femmes...**

C'est dans le postféminisme qu'apparaissent le plus nettement les contradictions et les errements où conduisent les thèses postmodernes. Les « women studies » défendent l'aliénation religieuse et font l'apologie des minorités, voire des tribus, au nom de la critique de l'universalisme. Elles accordent toujours d'im-

probables circonstances atténuantes à ces minorités « victimisées » sans jamais interroger l'idéologie qui soumet les soumet, comme l'islamisme. Elles condamnent le féminisme historique sous prétexte qu'il aurait exclusivement défendu les intérêts de femmes « blanches », inféodées au terrorisme des Lumières occidentales. En mettant en scène le métarécit du « mâle blanc hétéronormé », elles affirment avoir enfin trouvé le responsable de tous les maux dont souffre la société : l'hétérosexualité. Non content d'être la parfaite illustration d'un dispositif chaotique, où le délire langagier et conceptuel vise exclusivement à occuper le champ médiatique, le postféminisme est largement parvenu, par son rejet de la critique de la domination masculine et son apologie du transgenre, à ruiner les acquis du féminisme historique. Le renversement de sens que vous évoquez dans votre question doit beaucoup, comme souvent, au rôle de la bêtise dans l'histoire ; mais tout autant à un projet bien

plus subtil de désorganisation et de manipulation. Pour le dire autrement, le postféminisme n'est pas seulement stupide et délirant, il est infiniment dangereux par son impact dans les médias qui façonnent les comportements : il a contribué très largement à donner une légitimité à la société du chaos.

**Quelle est la « perspective » de votre essai : intellectuelle, militante ? Faut-il le regarder comme une contribution à la critique des illusions de la gauche moderne, comme un appel au retour aux « classiques » de la pensée de gauche ?**

Pour mieux répondre à cette question, je dois d'abord signaler que les préoccupations de l'art contemporain ne sont pas étrangères à mon analyse. Ainsi, la photo de Bruno Serralongue que l'on peut voir en couverture de mon livre est importante (je l'ai choisie avec son auteur pour con-

firmer et non illustrer mes thèses) : on y voit une foule faisant la queue derrière une barrière pour visiter le Pavillon du XXI<sup>e</sup> siècle, à Hanovre. Sur cette photo, on éprouve un malaise, comme si la présence de ces femmes et de ces hommes dans l'attente était déplacée : devant cette façade inhumaine, ils nous semblent en trop. Je pense que la visite d'un lieu de mort à Hanovre, sponsorisé par Siemens, exprime assez justement ce que j'entends par « servitude » et « simulacre ». Dans le même ordre d'idée, mon analyse du film *Zidane, un portrait du XXI<sup>e</sup> siècle* témoigne des questions de temps réel et de flux constant, et plus généralement de la fascination contemporaine pour l'absence et l'événementiel, ceux-ci se confondant d'ailleurs avec le néant médiatique. Dans les deux cas, j'indique qu'il nous est de plus en plus difficile de ressentir comme une expérience directe notre propre existence physique et mentale, tant l'univers des simulacres nous tient dorénavant lieu de réalité. Dans

*Servitude & simulacre*, je ne tente pas de condamner le pouvoir de fascination du monde chaotique en m'en distinguant. Dans l'un de ses derniers textes, Anselme Jappe remarque très justement que Guy Debord se rattachait encore aux « faiseurs et destructeurs de rois », qu'il était capable d'influer et de modifier le réel, seul ou avec quelques complices. Une telle capacité de faire l'histoire nous a été retirée. Je dresse un constat, mais je n'échappe pas pour autant à la destruction du sens logique et de la pensée dialectique, voire d'un rapport intime avec l'histoire. A chaque instant de ma vie, le culte postmoderne de la nouveauté comme répétition du même ne m'épargne pas. L'une des victoires du postmodernisme est de nous avoir privé d'un contact direct avec notre propre souffrance en nous imposant un univers déréalisé et sans mémoire historique. *Servitude & simulacre* évoque tout aussi bien une souffrance escamotée qu'un profond désastre, mais cette évocation refuse toute allégeance à la pensée réifiée ou au sociocentrisme. Pour résister à un monde réduit au seul simulacre, je tente d'unifier ce qu'on nous présente ordinairement comme séparé, novateur et concurrent. Ce préalable pour dire que mon ouvrage est simultanément une contribution théorique et ma façon à moi de faire acte de militantisme. Il me semble qu'il ne peut exister de reformulation critique qui ne parte de la vie quotidienne. Mais une telle critique me semble aujourd'hui plus à l'œuvre dans certaines tendances radicales de l'art contemporain, ou d'un certain cinéma documentaire, que dans la plupart des essais. En ce sens, lorsque je revendique le retour aux Lumières radicales, c'est en intégrant à celles-ci tous les apports de la modernité et de l'avant-garde. Il me semble que la réalisation de l'art et de la philosophie reste un projet d'actualité. Si la gauche n'avait que des illusions, elle aurait encore un espoir. Sa crise est plus profonde et s'apparente d'avantage à un processus d'autodestruction dont je relate les origines et l'histoire. ☉

**SERVITUDE & SIMULACRE**  
de Jordi Vidal (*Allia*)